

*L'IMPRIMEUR ALLEMAND DANS LES PREMIERS TEMPS DES PRESSES
EUROPEENNES : MODELE ET CONTRE-MODELE¹*

Catherine KIKUCHI

La naissance de l'imprimerie européenne est intimement liée aux pays germaniques. La figure de Johann Gutenberg, que Strasbourg a célébré en 2018, attache durablement l'imprimerie à son contexte allemand, à partir duquel la technique rayonne et se développe en Europe. Après le sac de Mayence en 1462 par les troupes d'Adolphe de Nassau, les ouvriers de Gutenberg sont relevés de leur secret professionnel et dispersés². D'autres villes allemandes, puis rapidement des villes italiennes et françaises, vont accueillir la nouvelle industrie. En 1465, Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz s'installent à Subiaco, près de Rome ; un autre imprimeur allemand, Ulrich Han, s'installe à Rome sans doute dès 1466-1467 ; en 1469, Johann de Spire imprime le premier livre à Venise ; la même année, Johann Numeister est appelé à Foligno ; en 1470, Michael Friburger, Ulrich Gering et Martin Crantz installent leur presse à Paris à la demande de Johann Heynlin. Il est difficile de savoir si tous ces imprimeurs sont des ouvriers de Gutenberg mais il est clair que les premières presses hors des pays germaniques sont bien mises en place par des Allemands émigrés qui vont jouer par la suite un rôle fondamental dans le développement de l'imprimerie européenne.

Venise est particulièrement symptomatique de la manière dont l'imprimerie est reprise dans les contextes locaux, entre l'introduction d'une invention venant d'Allemagne et l'appropriation par des acteurs non germaniques. Dès la fin des années 1470, elle devient la première ville productrice d'imprimés en Europe. Cette prééminence a été construite par des imprimeurs et entrepreneurs allemands qui ont mis en place un vaste réseau libraire avant de passer la main dans les années 1480 à des acteurs italiens.

¹ Je tiens à remercier Florian Besson et Pauline Ducret qui m'ont aidée pour les traductions des textes latins utilisés ici.

² Neri POZZA, « Gutenberg e la diaspora dei tipografi di Magonza », dans *Idem, La Stampa degli incunaboli nel Veneto*, Vicence, Neri Pozza, 1984, p. 212-224.

Le cas vénitien sera au cœur de cette étude, mais nous chercherons à l'éclairer par des comparaisons avec les autres villes qui accueillent l'imprimerie dans les toutes premières années de l'imprimerie européenne. Il s'agira en particulier de comprendre les représentations qui accompagnent l'introduction de l'imprimerie dans des pays européens non-germaniques, particulièrement la France et l'Italie. Le transfert technologique est indéniable³ : s'est-il accompagné d'une affirmation allemande en terre étrangère ? On verra qu'à Venise, le modèle de l'imprimeur allemand, développé par certains, rencontre néanmoins de nombreux obstacles. Ce modèle étranger revendiqué connaît une fortune éphémère et contestée, qui permet de mieux comprendre les enjeux symboliques des débuts de l'imprimerie.

Un modèle allemand revendiqué

Avant de rentrer dans le détail des sources, il nous faut cependant préciser dans quelle mesure il est possible de parler d'Italie et d'Allemagne dans un contexte où ces États-nations n'existent pas⁴. Les derniers siècles du Moyen Âge voient en effet la constitution d'une conscience italienne, au-delà des divisions politiques qui traversent la péninsule. Cette conscience est bien souvent construite et verbalisée par une élite, par opposition à ceux d'au-delà des Alpes, les barbares allemands ou français selon les époques⁵. Cette opposition se transforme aussi en émulation, au travers de relations intellectuelles, artistiques, culturelles nombreuses et riches⁶. Dans la pratique, si les dénominations restent floues – *germanus*, *germanicus*, *theotonicus*, *alemanus*... –, les individus en provenance des pays germaniques et flamands sont souvent considérés comme un tout par les populations et les autorités. C'est particulièrement le cas à Venise où la définition des Allemands a une importance politique et économique. Philippe Braunstein a ainsi montré que le

³ La question des proto-typographes allemands est notamment étudiée dans le cas de la France par Charlotte Kempf dans le cadre d'une thèse de doctorat, « Les premiers imprimeurs allemands dans les espaces de langue française jusqu'en 1500. Analyses de la matérialité et la présence des incunables », sous la direction de Pierre Monnet et Bernd Schneidmüller, Paris Sciences et Lettres (en préparation).

⁴ Nous ne pouvons entrer dans le détail des évolutions historiographiques sur les nations au Moyen Âge. Nous renvoyons pour cela à la belle introduction aux actes du colloque de la Société des historiens médiévistes de l'Enseignement supérieur public (SHMESP) de Pierre MONNET, « Nation et nations au Moyen Âge : introduction », dans SHMESP (dir.) *Nation et nations*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2014, p. 9-34. Voir également Jean-Marie MOEGLIN, « De la "nation allemande" au Moyen Âge », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, n° 14, 2001, p. 229-260.

⁵ Voir en particulier Peter AMELUNG, *Das Bild des Deutschen in der Literatur der italienischen Renaissance (1400-1559)*, Munich, Max Hueber, 1964.

⁶ Hagen KELLER, Werner PARAVICINI et Wolfgang SCHIEDER (dir.), *Italia e Germania. Liber amicorum Arnold Esch*, Tübingen, Niemeyer, 2001 ; Gaetano COZZI (dir.), *Venezia e la Germania : arte, politica, commercio, due civiltà a confronto*, Milan, Electa, 1986 ; Klaus ARNOLD (dir.), *Venezianisch-deutsche Kulturbeziehungen in der Renaissance*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2003.

terme de *tedesco* rassemble tout le commerce du Nord, redéfini par le Sénat en 1475 comme désignant ceux qui sont originaires « soit d'Allemagne du Sud, soit d'Allemagne du Nord, soit sujets de l'empereur, soit d'un autre prince » ; en pratique, les marchands qui résident dans le *Fondaco dei Tedeschi*, l'entrepôt des Allemands où ils doivent demeurer et à travers lequel ils disposent d'un certain nombre d'avantages commerciaux, peuvent également être « les Polonais, Hongrois et Bohémiens⁷ ». La conscience – ou l'assignation – d'une appartenance à un espace linguistique et culturel allemand explique la création de nations, de confréries ou de corporations allemandes dans les villes européennes, ainsi que la revendication d'une origine allemande que l'on retrouve dans les actes de la pratique des membres de ces communautés germaniques, très développées et bien identifiées en Italie⁸.

Ces communautés allemandes ont joué un rôle majeur dans le développement de l'imprimerie⁹. À Venise, l'introduction de la technique par un Allemand a été largement mise en scène par les imprimeurs eux-mêmes, qui dans les premières années revendiquent haut et fort leur origine germanique et en font un titre de gloire. Les colophons des premiers ouvrages imprimés par les frères Johann et Vindelinus de Spire insistent sur le fait que les imprimeurs allemands rendent à Venise la culture classique que l'Italie a apportée au monde. Dans le premier de 1469, on apprend que ce livre est le premier imprimé en Adriatique, et qu'il a été imprimé par « Johannes, issu de la race de

⁷ Archivio di Stato di Venezia (désormais ASV), *Capitolare del Fondaco dei Tedeschi*, n° 272, cité dans Philippe BRAUNSTEIN, « Erscheinungsformen einer Kollektividentität : die Bewohner des Fondaco dei Tedeschi in Venedig (12.-17. Jahrhundert) », dans Uwe BESTMANN, Franz IRSIGLER et Jürgen SCHNEIDER (dir.), *Hochfinanz, Wirtschaftsräume, Innovationen. Festschrift für Wolfgang von Stromer*, Trèves, Aenthal, 1987, p. 411-420, ici p. 416. Sur la communauté allemande à Venise, on renvoie à l'ouvrage majeur sur la question de *Idem, Les Allemands à Venise (1380-1520)*, Rome, École française de Rome, 2016. On trouvera également des éléments dans Cecilie HOLLBERG, *Deutsche in Venedig im späten Mittelalter : eine Untersuchung von Testamenten aus dem 15. Jahrhundert*, Göttingen, V&R Unipress, 2005.

⁸ Sur les communautés allemandes en Italie hors de Venise, voir notamment Uwe ISRAEL, *Fremde aus dem Norden : Transalpine Zuwanderer im spätmittelalterlichen Italien*, Tübingen, Niemeyer, 2005 ; Alfred DOREN, *Deutsche Handwerker und Handwerkerbruderschaften im Mittelalterlichen Italien*, Berlin, Prager, 1903.

⁹ Marino ZORZI, « Stampatori tedeschi a Venezia », dans G. COZZI (dir.), *Venezia e la Germania...*, *op. cit.*, p. 115-133 ; Philippe BRAUNSTEIN, « Les Allemands et la naissance de l'imprimerie vénitienne », *Revue d'études italiennes*, vol. 27, n° 4, 1981, p. 381-389 ; Arnold ESCH, « La prima generazione dei tipografi tedeschi a Roma (1465-1480) : nuovi dati dai registri di Paolo II e Sisto IV », *Bulletino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo*, vol. 109, n° 1, 2007, p. 401-418 ; Demetrio MARZI, « I tipografi tedeschi in Italia », dans Otto HARTWIG (dir.), *Festschrift zum fünfshundertjährigen Geburtstag von Johann Gutenberg*, Leipzig, Harrassowitz, 1900, p. 505-578 ; Pierre AQUILON, « La réception de l'humanisme allemand à Paris à travers la production imprimée : 1480-1540. », dans Colloque international des études humanistes, *L'Humanisme allemand (1480-1540)*, Munich/Paris, Fink/Vrin, 1979, p. 45-79.

Spire¹⁰ » ; le colophon de la deuxième édition affirme que Johannes de Spire a restitué l'œuvre de Pline à Venise¹¹ ; enfin, un colophon de 1470 inscrit l'arrivée de Johann de Spire dans le temps long et fait référence au rayonnement culturel italien :

Autrefois, tous les Allemands prenaient des livres d'Italie. Aujourd'hui, Johann de Spire va donner davantage que ce qu'ils ont pris. En effet, Johann, homme dont le génie et l'art doivent être admirés, a montré que les livres sont écrits plus clairement par l'airain. Spire favorise Venise : en effet, en quatre mois, il a imprimé trois cent copies de ce Cicéron¹².

Les premiers imprimeurs allemands à Venise revendiquent leur origine allemande, plutôt que d'essayer de se fondre dans l'artisanat italien local. Ils le font à l'attention du public de leurs ouvrages, mais on retrouve le même type de propos dans des discours formulés par les autorités vénitiennes, en particulier le premier privilège que reçoit Johann de Spire en 1469. Le texte insiste sur le fait que Johann de Spire « a côtoyé de nombreuses autres villes avant de s'établir » à Venise, où il a femme et enfants¹³ ; autrement dit, il s'agit d'un étranger qui a choisi délibérément et durablement Venise. Ce faisant, il offre à la ville le bénéfice de l'invention, tout en faisant honneur à sa « nation », et même à sa ville : Spire sera désormais, à en croire ces imprimeurs, autant glorifiée que Mantoue, la ville de Virgile¹⁴.

On retrouve la même tonalité dans les colophons des premiers imprimeurs parisiens, Ulrich Gering, Martin Crantz et Michael Friburger. Au-

¹⁰ « *Primus in Adriaca formis impressit aeris / Urbe libros Spira genitus de stirpe Johannes / In reliquis sit quanta, vides, spes, lector, habenda / Quam labor hic primus calami superaverit artem* » : CICÉRON, *Epistolae ad familiares*, Venise, Johann de Spire, 1469, fol. 125v [*Incunabula Short Title Catalogue*, n° ic00504000]. Les colophons sont retranscrits à partir de Georg Wolfgang PANZER, *Annales typographici*, Hildesheim, Olms, 1963-1964 ou à partir des numérisations des exemplaires recensés sur l'*Incunabula Short Title Catalogue* (désormais ISTC) [base de données en ligne : <<https://data.cerl.org/istc>>] ou le *Gesamtkatalog der Wiegendrucke* [base de données en ligne : <<https://www.gesamtkatalogderwiegendrucke.de>>].

¹¹ « *Restituit Venetis me nuper Spira Joannes, / Exscripsitque libros aere notante meos. / Fessa manus quondam, moneo : calamusque quiescat. / Namque labor studio cessit : et ingenio* » : PLINE LE JEUNE, *Historia naturalis*, Venise, Johann de Spire, 1469, fol. 355v [ISTC, n° ip00786000].

¹² « *Hesperiae quondam Germanus quisque libellos / Abstulit : en plures (plura) pise daturus adest. / Namque vir ingenio mirandus et arte Joannes / Exscribi docuit clarius aere libros. / Spira favet Venetis : quarto nam mense peregit / Hoc tercentenum his Ciceronis opus.* » : CICÉRON, *Epistolae ad familiares*, Venise, Johann de Spire, 1469, fol. 136r [ISTC, n° ic00505000].

¹³ ASV, *Collegio, Notatorio*, reg 19, fol. 55, 18 septembre 1469, édité notamment dans Carlo CASTELLANI, *La Stampa in Venezia dalla origine alla morte di Aldo Manuzio*, Université du Michigan, Ongania, 1889, p. 69-70

¹⁴ « *Vindelinum... / Cui tantum debes urbs spira superba nepoti / Quantum Virgilio mantua clara suo.* » : Niccolò TEDESCHI (Nicolaus Panormitanus de Tudeschis), *Lectura super primo et secundo Decretalium*, vol. 3, Vindelinus de Spire, Venise, 1472 [ISTC, n° ip00580000] ; et encore en 1473, « *Supra tua est virtus italias jam nota per urbes / Ore tuum nomen posteritatis erit* » : Robert CARACCILO (Robertus Caracciolus), *Sermones quadragesimales de poenitentia*, Venise, Vindelinus de Spire, 1473, [ISTC, n° ic00172000].

delà de l'expression devenue classique de « l'art presque divin », l'insistance est mise sur le rôle de l'Allemagne qui a été à l'origine de la nouvelle invention : « Tandis que l'Allemagne rénove l'art d'écrire presque divin, reçois en [Paris] les bienfaits¹⁵ ». Un colophon mentionne *Argentina* ou Strasbourg, patrie de Gutenberg, à qui on doit des louanges pour « avoir façonné cet art d'écrire presque divin par une très grande industrie¹⁶ ». Le même motif de *translatio* entre Allemagne et Italie est utilisé par ces imprimeurs, bien que moins développé qu'à Venise : « L'Allemagne a engendré [Gering, Crantz et Friburger], maintenant Paris en profite¹⁷ ».

On le voit, à Paris comme à Venise, la région et même la ville de provenance des imprimeurs sont particulièrement mises en valeur. À la lumière de ces différents éléments, on pourrait presque parler d'une revanche culturelle allemande dans des pôles intellectuels majeurs. L'Université de Paris jouit d'une autorité incontestable dans la Chrétienté occidentale ; l'Italie, quant à elle, bénéficie d'une aura culturelle à la fin du XV^e siècle, à la faveur des études des humanités classiques et du modèle humaniste qui commence à s'imposer en Europe¹⁸. Mais ces imprimeurs allemands, les premiers à porter la nouvelle technique hors des pays germaniques, se prévalent d'être les premiers capables de diffuser largement les textes. Ces colophons vénitiens en particulier témoignent de la reconnaissance d'une dette envers l'Italie, mais que l'Allemagne paie à travers eux au centuple, par la multiplication des livres de la culture savante¹⁹. Ces textes mettent en scène une logique de don et de contre-

¹⁵ « *Hinc prope divinam, tu quam Germania novit / Artem scribendi, suscipe promerita* » : Gasparino BARZIZZA (Gasparinus Barzizius), *Epistolae*, Paris, Ulrich Gering, Martin Crantz et Michael Friburger, 1470, dernière page (non numérotée) [ISTC, n° ib00260500].

¹⁶ « *Plura licet summae dederis tu Argentina laudi / At reor hoc minus te genuisse nihil / Quam prope divinam summa ex industrie a fingis / Scribendi hanc artem multiplicans studia* » : PHALARIS, *Epistolae*, Paris, Ulrich Gering, Martin Crantz et Michael Friburger, 1472, dernière page (non numérotée) [ISTC, n° ip00550000].

¹⁷ « *Quam nitide pressam Martinus reddidit atque / Michael, Ultricus, moribus unanimes. / Hos genuit Germania nunc Lutetia pascit* » : Bartholomaeus DE SANTO CONCORDIO, *Summa de casibus conscientiae*, Paris, Ulrich Gering, Martin Crantz et Michael Friburger, 1473-1475, fol. 253v [ISTC, n° ib00170500]. Voir encore ce colophon de 1470, « *Quadrigenta iterum forma volumina nuper / Crispi : dedit Venetis Spirea Vindelinius* » : SALLUSTE, *Opera*, Venise, Vindelinius de Spire, 1470, fol. 72r [ISTC, n° is00051000].

¹⁸ L'horizon italien est particulièrement important pour les humanistes allemands, qui sont nombreux à se former dans les universités italiennes, même si les travaux insistent aussi bien sûr sur les échanges bilatéraux entre les deux aires culturelles, la réinterprétation de l'humanisme en Allemagne qui est loin d'être une simple copie de l'humanisme italien. On peut par exemple se référer à Ludwig BERTALOT, *Studien zum Italienischen und Deutschen Humanismus*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1975 ; Gerald DÖRNER, *Reuchlin und Italien*, Stuttgart, Thorbecke, 1999 ; Helmut GIER, « Italienrezeption im Augsburger Humanismus », dans Wolfgang WÜST et Peter FASSL (dir.), *Schwaben und Italien : zwei europäische Kulturlandschaften zwischen Antike und Moderne*, Augsburg, Wissner, 2010, p. 223-238.

¹⁹ Peter Amelung a mentionné cette célébration du génie allemand à travers l'imprimerie, et à travers les colophons des imprimeurs, mais soulignait que ce discours était presque uniquement le

don, dans laquelle l'origine des acteurs joue un grand rôle. Nous avons tendance à voir dans l'introduction de l'imprimerie un transfert culturel : les imprimeurs allemands à Venise y voient au contraire une dette remboursée.

Dans ces colophons vénitiens et parisiens se dessine un modèle de l'imprimeur allemand. Il n'est jamais exclusif bien sûr, mais l'insistance mise sur l'origine allemande de l'invention, couplée à l'origine allemande des typographes souligne implicitement la filiation naturelle entre les deux. Surtout, les imprimeurs ne sont jamais relégués à un rôle purement technique : au contraire, ils insistent sur leur importance dans des contextes culturels prestigieux car ils sont amis des lettres et diffusent les textes écrits par d'autres. Cet aspect est particulièrement important, puisqu'il s'inscrit dans une logique de transfert technique et culturel à double sens entre Italie et Allemagne.

Les vicissitudes de certains imprimeurs allemands en terre italienne

Pour autant, ce modèle d'imprimeur allemand, technicien favorisant les lettres là où il s'installe, est loin d'être généralisé. Si l'on se tourne vers les villes d'imprimerie de ces années-là en Italie, les colophons sont souvent peu loquaces, avec à peine la mention de l'origine germanique des imprimeurs. Sweynheim et Pannartz, les deux premiers typographes hors d'Allemagne, actifs à Subiaco à partir de 1465, puis à Rome, sont généralement qualifiés de *germanos homines* ou *gente thetonica* quand ils sont explicitement nommés, sans détails supplémentaires²⁰. À Foligno, Johann Numeister est simplement décrit comme *alemannus* ou *theutonicus*²¹. Dans tous les cas, ils sont relégués à un rôle purement technique et ils ne sont jamais associés aux lettres ou au savoir qu'ils contribuent à diffuser. Les louanges, quand elles sont formulées, sont réservées à ceux qui les protègent et les financent : c'est par exemple le cas dans le colophon des *Lettres aux familiers* de Cicéron imprimées vers 1471 à Foligno, où l'éditeur italien Emiliano degli Orfini et son frère sont qualifiés de *ingenio prestante viri* tandis que Johann Numeister est simplement cité comme exécutant

fait de ceux qui ont directement prise avec l'imprimerie : P. AMELUNG, *Das Bild des Deutschen...*, *op. cit.*, p. 79.

²⁰ Par exemple, dans Rodrigo Sánchez DE AREVALO (Rodericus Zamorensis), *Speculum vitae humanae*, Rome, Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz, 1468, fol. 148r [ISTC, n° ir00214000], ou encore CICERON, *Epistolae ad familiares*, Rome, Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz, 1467, fol. 246r [ISTC, n° ic00503500]. La mention de l'origine des individus est un des marqueurs essentiels d'identification dans les sociétés médiévales, il n'est donc pas étonnant qu'on la retrouve ici quasi systématiquement.

²¹ Leonardo BRUNI, *De bello Italico adversus Gothos gesto*, Foligno, Johann Neumeister et Emiliano degli Orfini, 1470, fol. 72r [ISTC, n° ib01234000] ; CICERON, *Epistolae ad familiares*, Foligno, Johann Neumeister et Emiliano degli Orfini, 1471, fol. 243r [ISTC, n° ic00507000].

technique²². Ces différents exemples montrent bien que l'association des imprimeurs typographes à la propagation des lettres ne va pas de soi. Dans certains cas, ce sont les investisseurs, qui financent et accueillent les presses, qui retirent le bénéfice symbolique.

La glorification de l'imprimeur allemand a sans doute été rendue plus aisée dans des contextes où les relations intellectuelles avec les pays germaniques étaient bien établies. Venise avait depuis longtemps des contacts étroits avec le nord des Alpes et, à la fin du XV^e siècle, les étudiants allemands sont nombreux à l'Université de Padoue contrôlée par la Sérénissime²³. De même, la nation anglo-allemande à Paris est une institution importante de la communauté universitaire²⁴ ; Johann Heynlin, qui fait venir les imprimeurs, est prieur du Collège de Sorbonne et recteur de l'Université de Paris. Cette explication ne tient pourtant pas complètement, puisqu'au même moment la communauté allemande est également très développée à Rome²⁵ et la Curie est un environnement international qui entretient des relations étroites avec l'Allemagne. Or, le cas de Sweynheim et Pannartz, montre que l'origine allemande des imprimeurs peut y être vue avec mépris : un colophon, régulièrement repris dans les années 1469-1471, réutilise ainsi le stéréotype de l'Allemand rude, à travers sa langue même :

Illustre lecteur, quels que livres que tu regardes, lis si tu désires connaître les noms des artisans. Tu riras de ces rudes noms allemands ; peut-être l'art des muses adoucira-t-il les mots incultes de l'homme. Les maîtres Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz en ont imprimé à Rome de nombreux semblables. Pietro avec son frère Francesco Massimi tous deux ont contribué à cette œuvre par leur maison adaptée²⁶.

Comment la germanité peut-elle être d'un côté la clef de voûte d'un éloge de l'imprimeur, tandis que de l'autre elle devient un repoussoir qu'il convient de

²² « *Emilianus auctor fulginas, et fratres una / Ignenio [sic] prestante viri. Numeister et auctor / Iohannes almanus recte qui plura peregit / Tulli ducenta nuper pressere volumina recte / Que viserat probus episcopus aleriansis Fulginei acta vides et laribus Emiliani* » : *Ibid.*

²³ Voir notamment les travaux de Ludwig Bertalot.

²⁴ Nation anglaise à l'origine, qui devient nation allemande au XV^e siècle : Mineo TANAKA, *La Nation anglo-allemande de l'Université de Paris à la fin du Moyen Âge*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1990. Sur les nations universitaires, voir les travaux de Jacques Verger ainsi que Martin KINTZINGER, « Les nations universitaires du Moyen Âge : l'université sous conditions ? » et Nathalie GOROCHOV, « Genèse et organisation des nations universitaires en Europe aux XII^e et XIII^e siècles » dans SHMESP (dir.) *Nation et nations...*, *op. cit.*, p. 261-272 et p. 273-286.

²⁵ Clifford William MAAS, *The German Community in Renaissance Rome, 1378-1523*, Rome, Herder, 1981 ; Friedrich NOACK, *Das Deutschtum in Rom seit dem Ausgang des Mittelalters*, Stuttgart/Aalen, Scientia, 1927.

²⁶ « *Aspicis illustris lector quicunquelibellos / Si cupis artificum nomina nosse lege. / Aspera ridebis cognomina Teutona, forsitan / Mitiget ars musis [sic] inscia verba virum. / Conradus Sweynheim, Arnoldus Pannartzque magistri / Rome impresserunt talia multa simul / Petrus cum fratre Francisco Maximus ambo / Huic operi aptatam contribuere domum* » : Léon I, *Sermones*, Rome, Conrad Sweynheim et Arnold Pannartz, 1470, fol. 133r [ISTC, n° il00129000].

désamorcer, instaurant entre l'éditeur italien et le lecteur une connivence au détriment des typographes étrangers ? Certes, le contexte romain ne prête pas à la germanophilie. Malgré une communauté allemande nombreuse et des confréries reconnues par les autorités, il existe un certain climat anti-allemand, dû au contexte politique. Dans la péninsule de façon générale, la « fureur teutonique » est un *topos* de la littérature, renforcé par un certain nombre de satires politiques²⁷. Cependant, le dernier colophon que nous avons cité est un cas extrême et, bien qu'il soit reproduit à de nombreuses reprises dans les éditions de ces imprimeurs, il ne semble pas complètement représentatif du monde des livres romain : les colophons des autres typographes allemands de la ville sont plus sobres ; Ulrich Han quant à lui se met volontiers en scène par un jeu de mots autour de son nom²⁸.

Quel que soit le regard que l'on porte sur eux, ces imprimeurs restent étrangers, soit parce qu'on les assigne à ce rôle, soit parce qu'ils revendiquent eux-mêmes leurs origines comme un titre de gloire. Certains vont ainsi se servir de cette raison pour en faire au contraire un repoussoir. En effet, la présence même des imprimeurs allemands dans les villes étrangères a parfois été remise en cause dès le départ : l'argument utilisé était notamment leur origine étrangère dans un contexte économique tendu. L'imprimerie allemande est alors érigée en contre-modèle étranger. C'est en particulier le cas à Gênes, où les copistes adressent une supplique au vice-gouverneur et au conseil des Anciens un peu avant le 12 mai 1472 pour dénoncer les dommages que leur causent les imprimeurs et demander leur interdiction dans la ville : ils leur reprochent notamment d'exercer leur activité dont la cité ne tire pas de bénéfice sans être soumis aux taxes locales, et de quitter la ville dès qu'ils ont pu gagner de l'argent²⁹. Les copistes génois expliquent que, contrairement à ce que les imprimeurs de Venise prétendaient, ces étrangers prennent de l'Italie au lieu de lui apporter un bénéfice, puisque :

si l'art d'écrire existe depuis toujours, ce n'est pas le cas pour l'art d'imprimer qui vient seulement d'être inventé et qui est entre les mains des Allemands qui emportent l'argent hors d'Italie sans aucune utilité publique³⁰.

²⁷ P. AMELUNG, *Das Bild des Deutschen...*, *op. cit.*, p. 73-85.

²⁸ « *Anser Tarpeii custos iovis, unde quod alis / Constrepere Gallus decedit, ultor adest / Uldaricus Gallus, ne quem poscantur in usum / Edocuit pennis nil opus esse tuis. / Imprimat ille die quantum non scribitur anno. Ingenio haud nocuas omnia vincit homo* » : CICÉRON, *Orationes Philippicae*, Rome, Ulrich Han, 1470, fol. 111v [ISTC, n° ic00554000].

²⁹ « *prout solent facere in aliis locis in quibus iam fuerunt et ex eis recesserunt* » : cité dans Geo PISTARINO, *Bartolomeo Lupoto e l'arte libraria a Genova nel Quattrocento*, Gênes, di Stefano, 1961, p. xxiv.

³⁰ « *Nam ars bene scribendi semper fuit, ista vero imprimendi non semper, sed per intervalla inventa, et que est in manibus Alamannorum, qui pecunias ex Italia exportant sine nulla utilitate publica* » : cité dans *Ibid.*, p. xxv.

À Venise même, les réactions du copiste Filippo de Strata laissent penser que certains ont vu d'un très mauvais œil l'installation de ces Allemands qui leur font directement concurrence. Bien sûr, de Strata s'en défend et ne critique pas « par envie ou malveillance », mais parce que les œuvres publiées sont incorrectes, en raison de l'« ignorance de toute bonne grammaire et de toute vraie construction (car [les imprimeurs] sont pour la plupart des ultramontains vagabonds,...)³¹ ». Cette critique acerbe, qui n'est pas datée, remonte sans doute aux premières années de l'imprimerie. En tant que copiste, son nom se récrie face à cette invention qui « prostitue » les textes³² ; il dénonce ces étrangers qui viennent prendre le travail des honnêtes copistes installés à Venise. Étrangers, les imprimeurs le sont autant par leur instabilité (« *vaganti* ») que par leur origine (« *ultramontani* »)³³. L'imprimeur allemand dans ces discours est plutôt érigé en contre-modèle face aux copistes italiens, lettrés et connaisseurs des textes qu'ils reproduisent, œuvrant pour le bien commun et stabilisés dans la ville.

Sans aller jusqu'aux récriminations d'un copiste aigri, il est clair que le modèle de l'imprimeur allemand, que certains acteurs avaient cherché à faire valoir et à rendre visible par les livres qu'ils imprimaient, n'a pas pris. Des contextes spécifiques avaient permis de l'affirmer, mais il se heurtait à la germanophobie latente, à l'accusation d'extranéité, à l'altérité linguistique qui peut poser problème quand il s'agit d'éditer des textes en vernaculaire. Le modèle se heurtait surtout au développement même de l'imprimerie, dont la technique est de plus en plus apprise par des artisans d'origines diverses, en particulier des ouvriers et techniciens locaux. Les Allemands perdent rapidement le monopole de la technique et donc un de leurs titres de gloire. Les années passant, la filiation avec Gutenberg s'estompe également et il devient plus difficile de se référer à ce grand précurseur pour justifier le caractère germanique de l'imprimerie.

³¹ « *Questo non dico (dio me sia giudice) per invidia, o malivolentia, che habia ad li torculari intinti in caligine, et ignorantia de ogni bona grammaticha et vera sententia del parlare (come la maggior parte ultramontani vaganti, et assai tempo stati per famegli per case)* » : Venise, Biblioteca Marciana, Mss. italiani, II, 133, n° 4846, fol. 1v.

³² Dans un autre texte, celui-ci dit d'ailleurs « *Est virgo hec penna, meretrix que est stampificata* » : Venise, Biblioteca Marciana, Mss. Italiani, cl. I, cod. 72, n° 5054, fol. 2r.

³³ Sur Filippo de Strata et le débat contre l'imprimerie, voir Lorenzo DELL'OSO, « Un domenicano contro la stampa. Nuove acquisizioni al corpus di Filippo da Strada », *Tipofilologia. Rivista internazionale di studi filologici e linguistici sui testi a stampa*, vol. 7, 2014, p. 69-102 et Franco PIERNO (éd.), *Stampa meretrix. Scritti quattrocenteschi contro la stampa*, Venise, Marsilio, 2012. Le débat pour ou contre l'imprimerie est brillamment retracé dans Martin LOWRY, *Le Monde d'Alde Manuce. Imprimeurs, hommes d'affaires et intellectuels dans la Venise de la Renaissance*, Évreux, Éditions du Cercle de la Librairie, 1989, p. 15-38.

Un modèle aveugle à l'origine ?

Un autre modèle a-t-il remplacé celui proposé par les premiers imprimeurs allemands à Venise ? Il semble que l'un des grands changements du XVI^e siècle est la construction d'un discours d'une certaine élite de libraires, d'imprimeurs, d'éditeurs et de lettrés, qu'on retrouve sous des formes proches dans différents centres européens. Un modèle se dégage de ces textes d'universitaires et d'humanistes : celui du libraire-éditeur international, ami de la République des lettres, faisant partie lui-même d'une « République des libraires³⁴ » correspondant entre les grandes places du commerce du livre. Les échanges épistolaires d'humanistes et d'imprimeurs en Italie, mais aussi en Allemagne³⁵, les préfaces des imprimeurs parisiens comme celles des Estienne, vont dans ce sens. Ce modèle ne se trouve que peu dans les colophons, devenus bien plus succincts et factuels depuis les premières années de l'imprimerie européenne. Mais les lettrés ont pris le relais, et ce nouveau modèle pourrait bien être une co-production cette fois des savants liés aux presses et des imprimeurs, éditeurs et libraires.

Une étude à l'échelle de l'Europe reste encore à faire, mais le cas vénitien offre un bon observatoire de cette co-production. Dans la lagune, les discours autour du monde de l'imprimerie sont dominés par un modèle : celui de l'imprimeur humaniste Alde Manuce, et dans une moindre mesure de Nicolas Jenson, vu comme son précurseur. Ces deux imprimeurs sont célébrés par des Italiens mais pas seulement. Parmi les textes les plus fameux, on peut bien sûr citer le commentaire d'Érasme sur l'adage « *Festina lente* ». Celui-ci écrit un véritable panégyrique de l'entreprise d'Alde, par opposition aux nombreux « imprimeurs de bas étage [qui] abusent du renom [de Venise] » :

Je pense tout particulièrement à ceux qui méprisent ce qui est barbare et grossier et qui aspirent à une érudition vraie et antique, pour la restauration de laquelle [Alde Manuce] semble né, fait et modelé par le destin même. Il brûle d'une telle dévotion qui ne vise que ce but, il travaille avec un zèle si infatigable, il n'est aucune tâche qu'il ne refuse pour restaurer notre bagage littéraire intégralement, sans que le texte en soit altéré ou corrompu, à l'usage des gens de bien³⁶.

L'auteur Girolamo de Bologne (1454-1517) cherche quant à lui une continuité entre Alde Manuce et Nicolas Jenson, les seuls à sauver l'imprimerie vénitienne de la « barbarie » et de la décadence :

³⁴ Frédéric BARBIER, « De la république des auteurs à la République des libraires : statut de l'auteur, fonctions et pratiques de la librairie en Allemagne au XVIII^e siècle », dans *Idem* et Sabine JURATIC (dir.), *L'Europe et le livre. Réseaux et pratiques du négoce de librairie, XV^e-XIX^e siècles*, Langres, Klincksieck, 1996.

³⁵ Voir par exemple la correspondance des imprimeurs bâlois comme les Amerbach, ou la correspondance d'Érasme avec ses imprimeurs.

³⁶ ÉRASME, *Adages*, Paris, Les Belles Lettres, 2011, vol. 2, Adage 1001, « Hâte-toi lentement ».

Le Français Jenson est depuis peu célébré chez les Vénitiens, [...] il aura écrit de doctes livres par le bronze de Minerve. La barbarie a envahi après lui l'art honnête [...] Alde, remarquable élève des Muses et de Phébus, délivre nos siècles de la marque infâme³⁷.

Les imprimeurs élaborent leur propre mythe, Alde Manuce imprimant les *Adages* d'Érasme en 1508. Son usage du paratexte, des lettres dédicatoires et de la marque d'imprimeur contribue à construire une véritable stratégie publicitaire³⁸. La mise en scène de ses relations avec les lettrés vise à construire son autorité et sa centralité dans la communauté imaginaire de la République des lettres, comme l'a bien montré Rosa Salzberg³⁹. Le mythe d'un âge d'or vénitien continue à se développer dans les décennies suivantes. Les fils d'Alde Manuce utilisent la marque, le nom et le portrait même de leur père pour poursuivre son entreprise éditoriale⁴⁰. Encore au XVII^e siècle, Giovanni Battista Marino écrit à l'éditeur Giovanni Battista Ciotti dans des termes très proches de ceux d'Érasme plus d'un siècle auparavant :

Bénis soient Manuce, Giolito et Valgrisi, dont la mémoire survivra, à jamais honorée dans l'imprimerie italienne. Aujourd'hui, l'imprimerie est réduite à un simple commerce, et parmi les libraires, il y a tant d'avidité pour le gain, qu'ils le mettent avant même leur propre réputation et celle de l'auteur⁴¹.

Le modèle qui est proposé dans ces textes est un modèle *anational* dans le sens où l'origine n'est jamais un critère, qu'il soit positif ou négatif. On retrouve des textes présentant les mêmes échos à Paris, Bâle ou aux Pays-Bas⁴², au moment où de grands réseaux libraires à l'échelle de l'Europe voient le jour,

³⁷ « *Gallum apud Venetos dudum celebratur Jenson / Propter opes tantum lingua latina tuas / Doctorum studiis quod suffragantibus usus / Palladio doctos scripserit aere libros / Barbaries artem posthunc investit honestam [...] Aldus Pieridum, Phoebique insigne alumnus / Vindicat infami saecula nostra nota* » : Venise, Museo Correr, Mss. Cicogna n° 949, fol. 16r, cité dans Martin LOWRY, *Nicholas Jenson and the Rise of Venetian Publishing in Renaissance Europe*, Oxford, Blackwell, 1991, p. 207.

³⁸ Martin LOWRY, « The Manutius Publicity Campaign », dans David ZIEDBERG (dir.), *Aldus Manutius and Renaissance Culture*, Florence, Olschki, 1998, p. 31-46.

³⁹ Rosa SALZBERG, « Masculine Republics : Establishing Authority in the Early Modern Venetian Printshop », dans Susan BROOMHALL et Jacqueline VAN GENT (dir.), *Governing Masculinities in the Early Modern Period*, Farnham/Burlington, Ashgate, 2011, p. 47-64.

⁴⁰ Voir par exemple ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, Paul Manuce, Venise, 1576.

⁴¹ « *Benedetto il Manuzio, il Giolito e l'Valgrisi, la cui memoria vivrà sempre onorata tra le stampe italiane. Oggi la stampa è ridotta a semplice mercatura, et ne' librai è tanta l'avidità del guadagno che pospongono all'interesse la propria reputazione et quella dell'autore* » : cité dans Angela Nuovo, *The Book Trade in the Italian Renaissance*, Leiden/Boston, Brill, 2013, p. 420.

⁴² Voir les travaux concernant les Estienne, Thierry Martens, Johann Amerbach ou encore Johann Froben. Nous nous permettons de renvoyer à la discussion de ce thème dans le dernier chapitre de Catherine KIKUCHI, *La Venise des livres*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018.

faisant circuler les acteurs du livre à travers les grandes places du livre⁴³. En ce sens, on pourrait également avancer qu'il s'agit d'un modèle transnational, qui dépasse les frontières politiques et linguistiques, à l'image de la République des lettres humaniste qui s'en fait largement le héraut. Le modèle que les discours proposent est celui d'un imprimeur attentif aux auteurs, attentif à la correction des textes et à la diffusion des belles lettres, peu importe son origine ou son lieu d'activité⁴⁴. Cette représentation, quelque peu irénique, gomme non seulement les origines géographiques, mais également les rapports de forces économiques et sociaux au sein d'un monde du livre particulièrement concurrentiel. Ce discours produit par une élite dans le milieu du livre européen doit cependant être confronté aux pratiques des acteurs, qui influencent largement les modèles dont ils se réclament.

Représentation et position dans l'imprimerie locale

La pratique concrète et les enjeux locaux de pouvoir au sein d'un marché très concurrentiel expliquent aussi en partie le fait que les contemporains italiens soient si réticents à reconnaître le rôle de modèles étrangers dans la naissance et les premiers développements de l'imprimerie sur leurs terres. Par exemple, l'un des premiers témoignages de l'arrivée de l'imprimerie en Italie, la *Vie de Paul II* de Gaspar de Vérone, rédigé sans doute vers 1468, en attribue le mérite non pas aux imprimeurs eux-mêmes mais au pape pour avoir fait venir cette « invention de grand talent ⁴⁵ ». Johann Numeister à Foligno ou Sweynheim et Pannartz à Subiaco et à Rome ont été appelés et financés par des commanditaires italiens, de riches familles locales comme les Massimi, ou des autorités ecclésiastiques. Ils n'étaient donc pas en position de produire un discours les valorisant. À l'inverse, les imprimeurs vénitiens Johann et Vindelinus de Spire sont maîtres d'eux-mêmes et de leur atelier ; ils ont donc la mainmise sur les textes qu'ils impriment et notamment sur leur auto-représentation dans les colophons. Ulrich Han semble être arrivé à Rome par

⁴³ Voir en particulier les travaux d'Angela Nuovo sur les Gioliti et sur le commerce du livre européen : Angela NUOVO et Cristian COPPENS, *I Gioliti e la stampa nell'Italia del XVI secolo*, Genève, Droz, 2005 ; Angela NUOVO, *Alessandro Paganino : 1509-1538*, Padoue, Antenore, 1990.

⁴⁴ Il y aurait beaucoup à dire sur cette application au monde du livre d'un modèle en partie issu du monde des lettres. En dehors de la question de l'origine, une tension fondamentale du modèle de l'imprimeur ou du libraire à cette époque réside entre les arts mécaniques et les lettres. Voir à ce sujet R. SALZBERG, « Masculine republics... », *op. cit.*

⁴⁵ « *Hac tempestate sanctissima [le pontificat de Paul II] Romam quidam invenes accesserunt, et ii quidem Teutonici, qui Lactantium Firmianum de hominis opificio, de Dei ira, necnon contra Gentiles mense uno formaverunt, et ducentos huiusmodi libros quoque mense efficiebant. Quorum artificium narratu perdifficile foret, sed plurimi omne ipsum cognoverunt, quae fuit magni ingenii inventio. Sed et Augustinum de Dei civitate itidem finxerunt, nec non de Oratore ad Quintum fratrem et Ciceronis epistolas et vili venum dederunt precio ; sicque alios codices sunt formaturi* » : Gaspare DA VERONA et Michele CANENSI, « Le vite di Paolo II di Gaspare da Verona e Michele Canensi », dans Giuseppe ZIPPEL (éd.) *Rerum Italicarum Scriptores*, t. 3.16, Castello/Bologne, Lapi/Zanichelli, 1914, p. 58-59.

ses propres moyens, ce qui expliquerait la différence de représentation par rapport à ses confrères⁴⁶. Enfin, à Paris, les artisans ont été appelés par Johann Heynlin, un Allemand en position d'autorité ; la représentation de l'Allemagne aura donc tendance à être également laudative.

Les circonstances du développement de l'industrie dans ces différentes places entraînent la dépossession économique des Allemands dans ce nouveau milieu, et donc la perte de vitesse d'un modèle allemand, remplacé par un modèle *anational*, mais en réalité favorisant certaines catégories d'individus. À Venise, des compagnies dirigées par des Allemands dominant largement le marché jusqu'en 1480, année durant laquelle plusieurs membres importants de ces sociétés décèdent. S'amorce alors une évolution qui, jusqu'aux années 1530, voit l'affirmation de grandes familles italiennes contrôlant le milieu du livre. À mesure que l'imprimerie s'enracine dans le tissu économique et social local italien, les chefs d'ateliers et les investisseurs du monde du livre vénitien sont très majoritairement italiens, les acteurs du livre non-italiens ayant les plus grandes difficultés à briser le plafond de verre qui les empêche d'arriver à l'indépendance économique⁴⁷. Les grandes compagnies libraires, les Scotto, Sessa, Giolito, Giunta ou Gabiano, sont toutes des compagnies italiennes et déploient leurs réseaux à l'aide de filiales en Europe et jouant également de leurs ancrages italiens propres, en dehors de Venise⁴⁸. Enfin, une étude des privilèges accordés par les autorités vénitiennes montre également que les imprimeurs italiens ont beaucoup plus de chances de se voir accorder plusieurs monopoles durant leur activité. La procédure de demande de privilège tend à privilégier ceux qui sont familiers avec les arcanes administratifs de la République, et avec sa langue. Les instances vénitiennes ne légifèrent pas pour interdire l'activité à quiconque mais une politique tacite tend à favoriser les Italiens sur les autres⁴⁹.

Alors certes, le modèle du parfait imprimeur ou éditeur, qui émerge au tournant du XV^e siècle et se développe par la suite, semble indifférent à l'origine italienne, allemande, française, grecque ou même juive des individus. L'imprimerie vénitienne montre que la réalité est beaucoup plus regardante. N'aurait-on pas remplacé le modèle allemand des premières années par un

⁴⁶ Anna MODIGLIANI, *Tipografi a Roma prima della stampa. Due società per fare libri con le forme (1466-1470)*, Rome, Romanèl Rinascimento, 1989 ; Anna MODIGLIANI, « Tipografi a Roma (1467-1477) », dans Massimo MIGLIO et Orietta ROSSINI (dir.), *Gutenberg e Roma : le origini della stampa nella città dei papi (1467-1477)*, Naples, Electa, 1997, p. 41-48.

⁴⁷ Sans pouvoir développer ces aspects ici, nous nous permettons de renvoyer à C. KIKUCHI, *La Venise des livres...*, *op. cit.*

⁴⁸ Voir en particulier Angela NUOVO, « Da Trino a Venezia a Lione. Le imprese librerie dei mercanti trinesi », dans Magda BALBONI (dir.), *Trino e l'arte tipografica nel XVI secolo : dal marchesato del Monferrato all'Europa al mondo*, Novare, Studi storici, 2014, p. 137-146 ; A. NUOVO et C. COPPENS, *I Giolito e la stampa...*, *op. cit.* ; Angela NUOVO, *The Book Trade in the Italian Renaissance*, Leiden/Boston, Brill, 2013.

⁴⁹ C. KIKUCHI, *La Venise des livres...*, *op. cit.*

modèle italien, sans l'afficher ? Le modèle ainsi promu sert les intérêts de l'élite libraire, qui se déploie à un niveau international et bénéficie ainsi du soutien des intellectuels travaillant pour eux. L'idéologie humaniste, partagée par les classes dirigeantes vénitiennes, aurait gommé dans les discours les aspects exclusifs de ce nouveau modèle, qui se traduit pourtant par une reprise en main italienne très nette. On a dans tous les cas une dissociation entre le modèle normatif promu dans certains discours et la pratique des presses vénitiennes, où les Italiens sont plus à même de s'insérer dans les réseaux institutionnels et commerciaux. La comparaison avec d'autres terrains pour observer l'adéquation ou au contraire la dichotomie entre les discours savants ou des libraires eux-mêmes et la réalité, doit encore être réalisée⁵⁰.

L'imprimerie a bien été perçue par certains acteurs comme un véritable transfert technique étranger, dans une logique d'échanges, de rivalité et d'émulation entre Italie et Allemagne. Ce modèle étranger de l'imprimeur allemand n'a pu être promu que dans les cas où les typographes germaniques étaient eux-mêmes aux commandes de leurs ateliers, et non sous la tutelle de patrons italiens, sans compter les rejets de ce modèle étranger sur fond de germanophobie et de tensions économiques. Rapidement, la filiation germanique s'estompe pour être remplacée par un modèle sans référence à l'origine, en accord avec les principes professés par certains grands humanistes, mais qui cache pourtant des réalités locales moins ouvertes aux étrangers qu'il n'y paraît. Est-ce une manière pour l'élite intellectuelle et marchande italienne de reprendre la main sur l'industrie qui a prouvé depuis son intérêt culturel et surtout commercial ? Derrière ces enjeux symboliques, pour les de Spire à Venise, les Massimi à Rome ou les Gioliti en Italie du Nord, il y a aussi et avant tout des enjeux économiques. Les grands libraires italiens, et plus largement les grands libraires internationaux européens, ont tout intérêt à promouvoir une image ouverte en miroir de la République des lettres, tout en cherchant à assurer leur domination locale. La question du modèle allemand dans l'imprimerie européenne révèle ainsi les tensions qui traversent ce nouveau milieu : des tensions entre l'origine étrangère de la technique, vite oubliée, la nécessité d'un solide ancrage local et la nécessité tout aussi forte d'une diffusion via le commerce international ; des tensions entre acteurs techniques dépendants et investisseurs finançant les éditions. La domination économique finit par recouper la domination symbolique de ceux qui sont en mesure de produire un discours normatif sur leur propre pratique. Avec la naissance du marché du livre imprimé, les presses de Gutenberg sont désormais bien loin.

⁵⁰ Il s'agit d'un champ de recherche en cours, qui donnera lieu à un colloque en mai 2019 à l'École française de Rome, « Le monde économique et social de l'imprimerie en Italie et en Europe. Un espace transnational et européen du livre ? », organisé par Catherine Kikuchi et Andrea Ottone.